

V

-

FRONTIÈRES SLAVES

slivovica = eau-de-vie de prune

borek = feuilleté

çai = thé



-

Le moine franciscain :

- Tu es *youtoubeur* ?

- Non *croissantaubeurre* - c'est ce que j'aurais dû lui répondre.

Dans sa soutane, il me parle de Mbappé comme autant d'admiration à la France. Je ne lui parle pas de mes sports, du vélo de Louis Nucéra et de ses *rayons de soleil*, avec quelques fragments en tête des désaccords de Stevenson pendant son séjour chez les moines dans les Cévennes.

Le disciple de Saint-François d'Assise est donc un tifosi. Le 21^è siècle: **du pain et du cirque** pour tout le monde.

Je rigole bien. Il y a cette démesure chez l'homme, dans sa quête spirituelle comme dans sa dévotion au spectacle.

Arrivé à Niš, donc.

Niš, à prononcer comme « niche »

Genou scotché correctement pour m'emmener loin de la Voïvodine, dans une autre Europe déjà, celle des cyrillismes et des dinars. Je l'avais compris en me faisant dépasser par les Ladas, la banquette arrière pleine de patates.

Mon ami Nenad m'avait transmis de bonnes forces. Pour en recouvrer, je déniche une *kafana* -brasserie serbe-, où un groupe de musiciens se prépare, en dévorant une *plejkavica* avec des frites et du pain. Les restaurants respirent des bouffées de tabac, des reflux de *Sljivovica*, et soufflent des airs d'accordéons. Au loin l'apoplexie des sushis dans une *Music for Airports*.

Les dômes des églises, à l'inverse d'une silhouette serbe, s'arrondissent et se tassent. Les prêtres, plus austères, convergent en messes basses sous des icônes brillantes.

Les rouges-gorges arrivent doucement avec l'automne, sur ces terres de corbeaux freux. Les oiseaux alignés reposent sur des fils de lignes téléphoniques, sans égard aucun pour les inventeurs de courant alternatif.

Au passage des frontières, on entend les billets s'effeuiller et des figures nationales s'animer sur des bouts de papiers dans les bureaux de change. Le temps des conversions. Nikola Tesla, figé sur le billet de 100 dinars.

1 euro = 115 dinars = 115 динара

Et puis après avoir rencontré une sorte de Robinson Crusoe dans les rues de Niš, qui prétendait être chauffeur d'autocar, mais avec la dentition d'une tortue, un flot de population me guide vers la citadelle.

Défilé militaire par une belle journée: Hommes casqués, uniformes, chiens aux oreilles saillantes, solennités, tambours, filles aux mollets bronzés, des *chuts !* et des parachutes, puis des enfants chahutants entre les odeurs caoutchoutées de ballons gonflables. Le drapeau serbe flotte dans le ciel et de lourds hélicoptères volent au-dessus de ma tête.

La foule est magnétisée par la longueur du canon des snipers; je l'observe de loin, allongé, les cuisses courbaturées.

Les enfants, aucune idée de leur innocence assiégée qu'on transformera comme des palimpsestes pour en faire autre chose. Donnez-leur le Grand Meaulnes, montrez-leurs les oiseaux et leurs couleurs, ils ne songeront plus aux *Young leaders*.

Le slogan de Spiaggiari « Sans arme, ni haine, ni violence » en tête, je m'éloigne du patriotisme ombilical.

Comme le vent est indicible sans le bruissement des feuillages, le discours politique, rien sans des mains pour l'applaudir. La guerre, avoir à la faire et l'applaudir, ce n'est pas la même chose.

Les serbes conservent à Niš une tour érigée par les ottomans; des crânes pris dans du mortier. Non loin, les vers de Lamartine à propos du peuple serbe: « J'aimerais à combattre avec ce peuple naissant pour la liberté féconde », dans son voyage en Orient. L'ossuaire vertical n'a pas bougé, comme un cairns laissé par les maçons de la mort.

Un matin, je me réveille sous une serre pleine de condensation ruisselante, dans une Serbie forestière, un pays de frontière, celle des ours, au sommet des collines. Un carré de bâche transparente couvrant des tomates et des poivrons. J'avais regardé au loin les flashes de l'éclair la nuit précédente, abrité, à l'écart de la route et de gorges humides. La Bulgarie tout près.

06h55: les abeilles se posent déjà sur les fleurs des solanacées. Je repars.

Après la douane, la terre devient rouge, les ânes blancs et les vaches noires. Le drapeau, blanc-vert-rouge. Je me méfie des douaniers comme des murènes à l'entrée d'une passe de lagon. Les vieux soldats, comme les vieux camions de guerre, peuvent toujours servir. Des types hurlent à travers la fenêtre des voitures. Même les tournesols semblent tristes.

Ignorant comment les bâtiments, sortes de bulles carrées comme des vésicules dans des ruches de béton, tiennent au passage de tempêtes sur ces terres de tonnerre; me voilà au pied des bâtiments comme un australopithèque face à un monolithe noir. C'est une scène de film. *2001: L'odyssée de l'espace*. Les périphéries des villes sont pré-occupées de vastes parcs automobiles. Pourquoi autant de vitres sont-elles brisées ? Le verre a-t-il une obsolescence ?



1ère journée en Bulgarie avec plus de 200 kilomètres.

Je continue de rouler en pleine nuit, une nuit sans lune où les montagnes ne semblent pas diminuer, ainsi que les arbres s'allongent, et que la route m'aspire vers les étoiles.

Dans les hauteurs du massif se dresse un monastère, le monastère de Rila.

Je cherche le lendemain sur les fresques, une échelle vers le ciel - comme me l'eût proposé ce cher P.- mais ne la trouve pas. Les peintures exhibent des chefs d'oeuvre. Entre autres, une mer et des voiles latines qui apportent ses hordes de pillards; les voiles gonflées de Meltem. Les ottomans, encore ?

Terrible sort que celui du littoral. Sur les peintures tremblent encore les assauts des thalassocraties.

Passé Dupnitsa, la Bulgarie se soulève en de vastes étendues boisées de pins, dont les hommes soutirent des pierres plates et brillantes, schisteuses je crois, pour les entreposer sur les bords de la route et je ne compte plus les tas, ni les camions, dédiés à leur transport. Peu à peu, les menaçants bulgares de la plaine deviennent bergers, et j'entends parfois entre deux sources d'eau claire qui me rince le visage, les cloches d'un troupeau. Le monde pastoral. Les bergers, pour la plupart immobiles, surveillent un écran et semblent être rongés par la dépendance à l'écran tactile comme tous les autres hommes du monde entier.

Quelle pauvreté partout...

Les femmes, voilées de carrés fleuris, sont élégamment vêtues d'habits harmonieux et m'accueillent pour un *çai*. Mes *Ciao!* parfois, se perdent dans des yeux sévères. Mes cuisses emmènent un vélo qui ne veut pas gravir les côtes. Et encore, comme toutes ces fabuleuses journées et d'espaces parcourus dans le souffle, je laisse la forêt emprunter mon esprit et me perds parfois dans la canopée de mes pensées, sans pour autant rater ni le vol, ni le triolet des pics verts.

A Trigrad, une toile cirée recouvre la table de ma chambre et le micro-onde n'est pas arrivé.

La plus grande voyageuse des Balkans ? C'est la prune.

Sliwowica en Pologne, *Slivovica* en Bulgarie et Serbie, ou carapatée en Roumanie sous les noms de *Țuică* ou *Palinka*, sa quintessence rendra toujours le sourire aux hommes, comme celui de Vladimir qui me propose une lampée. Nous retombons en enfance à l'idée de partager une petite eau-de-vie. Son ventre couvert des tanins de son moût de prunes, sa compagnie est mieux que tous mes projets du jour.

22 septembre: la Bulgarie fête l'indépendance de la Roumélie après le repli ottoman. Plovdiv fête son émancipation.

Je dévale les dernières pentes des Balkans, 3è plateau dernière vitesse, « tout à droite » comme on dit chez les cyclistes.

Des hordes de chiens gravitent autour d'îlots débordants de déchets, qui sortent de la forêt à la première occasion de mettre le croc sur un gaspillage comestible, leurs yeux de soumission et les côtes bien dessinées.

Les montagnes réticulées du massif des Balkans sont maintenant derrière. Les pins restent sur leurs collines à ours dansants, et maintenant que la plaine s'ouvre avec une chaleur encore estivale, des

amandiers surpeuplent des arpens brûlés de lumière. Avant le drapeau rouge au croissant blanc, et la frontière gréco-bulgare à Ivailovgrad, des amulettes bleues ornent les sources d'eau fraîche.

Dober Dan. Les bulgares ne sourient vraiment pas beaucoup. Ont-ils été trop griffés par tous les faux-acacias qui bordent les routes ?

Une femme croisée dans un mini-supermarché erre entre les rayons pendant de longues minutes. Scrutant avec curiosité ou appétit des produits alimentaires, trop chers. Elle reste plantée et je sors pour manger un *börek*.

Je la vois ressortir dans son silence âgé, s'en aller avec ce qu'elle a pu s'offrir: un petit sachet de pain.

Le cyrillique se grécise pour une nuit et je dors dans un sanctuaire orthodoxe, suffisamment grand pour y coucher sur le côté, mon vélo comme porte-manteau. Je laisse les bougies allumées.

-

Parti depuis 3 bonnes semaines, mon organisme devient plus endurant et l'aube des horizons, plus pointue.

L'Orient ne commence pas après le Bosphore mais peut-être déjà sur les rives de rivières européennes. Au bord de l'Arda ou de la Maritsa, la silhouette des mosquées d'Edirne me rappelle les comptoirs d'approvisionnement des ottomans, en convois interminables sur des chevaux ou à pied, en route pour les conquêtes islamiques de l'Europe, qui mangera elle, pour des siècles et des siècles, une viennoiserie en forme de croissant.

PS: Oublié l'assurance; trop concentré à suivre les lignes blanches.

Le 08 octobre 2023, Tuncelli

